

L'ABEILLE

— DE LA —

Nouvelle-Orléans

— AVEC UNE —

JOURNAL QUOTIDIEN,

— 72 —

SAMEDI MATIN.

— 73 —

ABONNEMENTS :

— 74 —

— 75 —

— 76 —

— 77 —

— 78 —

— 79 —

— 80 —

— 81 —

— 82 —

— 83 —

— 84 —

— 85 —

— 86 —

— 87 —

— 88 —

— 89 —

— 90 —

— 91 —

— 92 —

— 93 —

— 94 —

— 95 —

— 96 —

— 97 —

— 98 —

— 99 —

— 100 —

— 101 —

— 102 —

— 103 —

— 104 —

— 105 —

— 106 —

— 107 —

— 108 —

— 109 —

— 110 —

— 111 —

— 112 —

— 113 —

— 114 —

— 115 —

— 116 —

— 117 —

— 118 —

— 119 —

— 120 —

— 121 —

— 122 —

— 123 —

— 124 —

— 125 —

— 126 —

— 127 —

— 128 —

— 129 —

— 130 —

— 131 —

— 132 —

— 133 —

— 134 —

— 135 —

— 136 —

— 137 —

— 138 —

— 139 —

— 140 —

— 141 —

— 142 —

— 143 —

— 144 —

— 145 —

— 146 —

— 147 —

— 148 —

— 149 —

— 150 —

— 151 —

— 152 —

— 153 —

— 154 —

— 155 —

— 156 —

— 157 —

— 158 —

— 159 —

— 160 —

— 161 —

— 162 —

— 163 —

— 164 —

— 165 —

— 166 —

— 167 —

— 168 —

— 169 —

— 170 —

— 171 —

— 172 —

— 173 —

— 174 —

— 175 —

— 176 —

— 177 —

— 178 —

— 179 —

— 180 —

— 181 —

— 182 —

— 183 —

— 184 —

— 185 —

— 186 —

— 187 —

— 188 —

— 189 —

— 190 —

— 191 —

— 192 —

— 193 —

— 194 —

— 195 —

— 196 —

— 197 —

— 198 —

— 199 —

— 200 —

revenu, et nous le voyons à présent deux ou trois fois chaque semaine.

— Bref, dit Forestier, cet ancien officier de l'armée espagnole, ce héros de toutes sortes d'aventures, ce viverrin renommé est aujourd'hui un joueur et trouve dans le jeu ses moyens d'existence ?

— Je le crois. Cependant il doit connaître quelques personnes faisant aujourd'hui partie de la colonie espagnole de Paris, auxquelles il a le talent de soutirer de l'argent.

— Quand il n'a pas eu au jeu comme ce soir, par exemple, une chance inouïe ?

— José est un joueur heureux.

— Ce qui veut dire qu'il gagne souvent ?

— Quand il veut.

— Mais alors il ne perd jamais ?

— Si, quand il ne peut pas faire autrement.

— Je ne comprends pas.

— Mon cher, il faut bien faire de temps à autre quelques sacrifices pour ne pas décourager les autres joueurs et les tenir en haleine. Ainsi, la dernière fois qu'il est venu, c'était avant-hier, il a d'abord gagné, puis perdu, et quand il a quitté le jeu, il avait laissé cent louis sur le tapis.

— Diable !

— Seulement, ce soir il ne sortira pas d'ici sans avoir empoché trois ou quatre mille francs.

— J'en suis assez, ton Espagnol est un grec.

— Chut ! on ne parle pas de ça ici.

— On, vraiment, il manie les cartes avec une aisance, une grâce, et il les bat avec une rare habileté ; est un maître en l'art de faire sauter la coupe. Quel calme imperturbable ! For et les billets de banque s'amusent devant lui et il ne bronche pas.

— Demain, avec le même calme, la même gravité, il ira perdre dans une autre maison tout ou partie de ce qu'il aura gagné ce soir.

— Voilà actuellement la vie de cet homme étrange. Bécote, tout à l'heure, il va passer la main et jettera la table de baccara pour faire la partie d'écarté.

— Ah ! de perdre ?

— Non, il gagnera encore ; c'est son jour de gagner. Tu feras le jeu de son côté en mettant cinq louis.

— Oh ! comme tu y vas !

— Fais ce que je te dis et sois tranquille.

— Mon pauvre vieux, je t'ai promis de t'aider, et je ne peux le faire autrement qu'en te faisant jouer avec la certitude que tu gagneras. Eh ce moment, malheureusement, ma bourse est à peu près aussi plate que la tienne.

— Forestier regarda Gandon tout étonné.

— Hé, mon cher, fit le faux baron, y a, et tu le sais aussi bien que moi, des bons et des mauvais jours, des hauts et des bas. C'est ainsi, la vie, il faut s'y faire.

— Mais au lieu de me faire jouer pour gagner, pourquoi ne joues-tu pas toi-même ?

— Je n'ai pas le droit de gagner ici, cela m'est défendu ; mais je joue ailleurs. Ici, vois-tu, je serais obligé de perdre, ce qui n'aurait pour moi aucun attrait.

— Comme l'avait annoncé Gandon, l'Espagnol passa la main, mit l'or dans une de ses poches, les billets de banque dans son portefeuille et alla remplacer à une table où l'on jouait l'écarté un joueur déçavé.

— Forestier s'approcha de la table et commença à lui parler de son jeu, en mettant cinq louis sur le tapis.

— Don Antonio gagna les deux premières parties, mais perdit les deux suivantes ; ensuite il gagna constamment. Il savait si bien préparer son jeu ! Oh ! il ne tournait pas toujours le roi, mais toujours il se trouvait dans ses cinq cartes, soit accompagné de la dame ou du valet et de deux autres petits atouts.

— Le tout fut mis dans un paquet à faire porter à son hôtel.

— Il alla ensuite dans d'autres magasins où il acheta les diverses choses qui lui étaient nécessaires. Il se montait. Quand on ne possède plus rien, on a besoin de tout.

— Le soir, il dina dans le même restaurant que la veille.

— A dix heures il faisait son entrée dans le salon de Mme Cauvey, qui l'accueillit, comme la veille, avec son plus gracieux sourire.

— Il ne s'attarda pas à bavarder avec les dames et les jeunes filles, dont plusieurs avaient été remplacées par d'autres ; il passa dans une des salles de jeu. La passion des cartes l'avait repris. Il se mit à jouer ; il gagna, il perdit, il gagna de nouveau ; en fin de compte, quand il se retira vers deux heures du matin, son gain équivalait aux dépenses diverses qu'il avait faites dans la journée, il n'avait pas à se plaindre, cela n'allait pas mal.

— Nous n'avons pas à le suivre pas à pas dans ses promenades à travers Paris et au Bois de Boulogne, où il n'avait pas mis le pied depuis des années.

— Il ne songea pas à faire sa visite à Mme Prudence. Mais le soir il se retrouva dans le petit hôtel de la rue de Courcelles, où il espérait rencontrer don Antonio. Celui-ci n'y était pas, et pour comble de disgrâce, le faux baron de Pomme ne s'y trouvait pas non plus.

— Mais était-ce une raison pour ne pas jouer ?

— La société était nombreuse, beaucoup de visages nouveaux. Toutes les dames n'étaient plus dans le grand salon, il y en avait parmi

les joueurs, et elles n'étaient pas les moins acharnées au jeu.

— Forestier fit dans une dévotion complète ; il perdit, perdit comme tantum, et, quand il sortit du tripot, il avait perdu avancée du tripot, il avait plus dans sa poche que quelques pièces de menue monnaie.

— Il était pourtant bien adroit, bien habile ; mais il s'était trouvé aux prises avec deux adversaires plus forts que lui.

— Il descendit la rue de Courcelles en gesticulant comme un fou, lançant à droite et à gauche des regards farouches, ayant des grognements de dogue, machonnant des paroles menaçantes.

— A quelques menaces s'adressaient-elles ? Il n'en savait rien. Mais il aurait voulu se trouver en face de quelqu'un qui lui cherchât quelque et avoir ainsi un prétexte pour assouvir sa rage.

— Mais à cette heure de la nuit la rue était déserte ; il ne rencontra personne.

— Il reprit en se disant : — Demain, j'irai voir Mme Prudence.

— Il le fallait bien.

— La marchande à la toilette, puisque nous nous sommes habitués à l'appeler ainsi, n'était pas tranquille ; elle avait de sérieuses inquiétudes ; à une grande joie avait succédé des tristesses dont elle ne parvenait pas à se délivrer, et quand elle y échappait un instant, elle avait des impatiences, des brusqueries et même des emportements qui ne lui étaient pas habituels.

— Elisabeth ne l'avait pas encore vue aussi agitée, dans un pareil état d'irritation nerveuse.

— Malgré la promesse que son fils lui avait faite de revenir la voir pour lui rendre compte de sa conversation avec son père, le jeune homme n'avait pas reparu. Que s'était-il donc passé ?

— Lebrun avait-il défendu à Paul, d'une façon absolue, de remettre les pieds chez sa mère ? C'était possible. Le père, certainement, avait tout dit à son fils, et celui-ci, mis en demeure de choisir entre les deux, n'avait pas hésité à se choisir sa mère. Alors son fils déclarait la guerre ; son mari, soit, il y aurait une lutte, une lutte acharnée, et elle saurait rendre tous les coups qui lui seraient portés.

— Elle n'était séparée de son mari, juridiquement, ni de corps ni de biens ; si indigne qu'elle fût, elle avait des droits, elle les revendiquerait devant les tribunaux.

— Un procès à son mari, c'était chose grave, car elle atteindrait aussi son fils et pourrait nuire ainsi à son avenir. Elle le sentait bien, et elle se disait :

— Cet homme implacable, terrible, moi trop sans pitié, nous nous sommes trop liés pour cela ; j'en aurai qu'à me plaindre ; pour Paul, il aura, comme moi, peur du scandale et il capitulera. Oui, c'est ainsi que j'attendrai mon fils et qu'il ne le gardera pas pour lui seul.

— Le père que Lebrun avait de scandale était la force sur laquelle elle s'appuyait, son grand cheval de bataille pour vaincre dans cette lutte qu'elle prévoyait.

— Elle était inquiète, tourmentée aussi au sujet de Forestier. Comment, depuis sa dernière visite sept jours s'étaient écoulés, et pas de nouvelles de ce misérable ! Oh ! était-il dans le Midi, mais trois jours suffisaient grandement pour ce voyage. Et lui aussi ne reparaisait pas.

— Il lui semblait que maintenant tout se tournait contre elle.

— Mais était-il seulement parti, comme il l'avait dit, ce Forestier ? Elle lui avait donné cinq cents francs ; l'ancien viverrin avait bien été capable de dépenser cet argent à quelque débauche, peut-être avec des filles.

— Elle ne pensait pas, toutefois, qu'il lui eût menti au sujet de la jeune Espagnole ; mais, encore une fois, qu'il était-il et que pouvait-il faire ?

— Elle n'avait en cet homme plus qu'une confiance très limitée ; mais elle avait besoin de lui. Ah ! s'il lui avait pas été utile.

— Elle se disait aussi que la jeune fille l'avait pu quitter, ces gens qui l'avaient dévoté, et que Forestier s'était mis à sa recherche ; alors cela expliquait pourquoi il n'était pas déjà revenu. Il fallait attendre patience.

— Et elle répétait à peu près les mêmes paroles que Forestier, disant :

— Après tout, rien ne presse, je peux attendre.

— Mais c'était surtout du côté de son fils qu'elle s'inquiétait et était grande. Si seulement elle avait pu savoir quelque chose !

— Les jours précédents, elle avait vendu un certain nombre d'objets d'art et réalisés un bénéfice de plusieurs milliers de francs. Sa maison était dans une prospérité que n'espérait certainement pas quand elle s'était établie. Les deux hommes qui voyageaient pour elle en Europe, et principalement en Italie, à la recherche d'antiquités devenues très rares, mais qui faisaient beaucoup d'argent, cependant, de merveilleuses trouvailles, ces deux hommes n'allaient plus suffire pour approvisionner le magasin et donner satisfaction à la clientèle de plus en plus nombreuse des collectionneurs et amateurs de bibelots ;

elle allait être obligée de prendre de nouveaux chercheurs.

— Mais depuis qu'elle avait revu son fils, elle n'avait plus le même amour du labeur, la même appétit au gain. Qu'est-ce que cela pouvait lui faire de gagner beaucoup d'argent, si ce n'était pas pour son fils ? De l'argent, elle en avait bien assez pour elle seule ; elle était déjà vieille, et si elle avait encore quinze ou vingt ans à vivre, c'était tout. A quoi bon gagner tant d'argent dont un jour on ne s'en sert que faire ? L'argent, on ne l'emporte pas dans la tombe. Beaucoup s'en servent pour leurs plaisirs ; mais elle ne voulait plus de plaisirs ; après s'en être rassasiée, elle n'avait plus à en chercher aucun. Pour un peu elle se serait écriée : — Argent, vil métal !

— Le jeudi matin, n'y tenant plus, elle se rendit au boulevard de Clichy. Elle s'était dit qu'elle trouverait Paul dans son atelier. Elle voulait le voir, elle voulait savoir et ensuite faire des reproches. Elle en avait le droit : ce n'était pas elle qui avait été chercher son fils, c'était lui, de son propre mouvement, qui était venu à elle. Il ne lui était plus permis de se dérober à sa tendresse.

— Elle entra dans la loge de la concierge.

— Madame, dit-elle, M. Paul Lebrun est-il à son atelier ?

— Non, madame, répondit la concierge, M. Paul n'est pas venu ici depuis dimanche matin.

— Mon Dieu ! serait-il malade ?

— Non, pas lui, c'est son père qui est malade, et M. Paul ne peut pas le quitter.

— La maladie de M. Lebrun père est-elle dangereuse ?

— Plus maintenant, car il va beaucoup mieux ; mais il a fallu lui mûrir d'un coup de sang.

— Ah !

— C'est été une grande perte, car M. Lebrun est un bien brave homme et bien bonhomme. Et ce qu'il aime son fils, ce n'est rien de le dire.

— Comment avez-vous appris sa maladie ?

— Je ne saurais rien sans une lettre qui est venue ici pour M. Paul et que mon mari a portée rue Saint-Maur.

— Il a vu M. Paul ?

— C'est à lui-même qu'il a remis la lettre.

— Et vous êtes sûre que M. Lebrun va mieux, qu'il est hors de danger ?

— Oui, madame, grâce au docteur Deltail. D'après ce que M. Paul a dit à mon mari, son père sera complètement remis dans quelques jours.

— L'bonne remercia la concierge et se retira.

— Dans la rue elle poussa un long soupir de soulagement. Ainsi, tout ce qu'elle avait pensé était faux, elle n'avait eu que de mauvaises idées.

— Je suis une malheureuse, se dit-elle, comment ai-je pu douter du cœur de mon fils ! Ah ! je ne le lui dirai pas !

X

LE BON ET LE MAUVAIS CÔTÉ.

— Ce même jeudi, vers une heure de l'après-midi, Forestier, vêtu de son complet, coiffe d'un chapeau de feutre noir, forme melon, se dirigeait vers la rue Lafayette.

— Il songeait à bien des choses à la fortune qui, chaque fois qu'il croyait la tenir d'un côté, lui échappait par l'autre ; à la situation dans laquelle il se trouvait vis-à-vis de la brocanteuse.

— Après tout, cette situation n'avait rien de désagréable, au contraire. Il était toujours sûr de trouver chez Mme Prudence, non pas tout l'argent qu'il voudrait, mais au moins celui qu'il lui fallait pour vivre, et cela en attendant mieux.

— Tout de même, il avait été bien inspiré le jour où il s'était présenté chez cette femme pour lui vendre le coffret volé.

— Elle se faisait bien un peu tirer l'oreille pour lui ouvrir sa caisse, mais elle finissait toujours par lui donner satisfaction.

— D'ailleurs, à présent il n'avait plus à être timide et craintif en face d'elle. Il avait sa force à opposer l'argent, il la tenait entre-pain, lui, et plus solidement encore.

— La trompait et n'avait pas à craindre d'être trompé par elle. Si elle avait des armes contre lui, il en avait aussi contre elle. Oh ! elle n'avait qu'à se bien tenir, et il ne pas se montrer trop fier de posséder les papiers. Est-ce que d'un mot il ne pouvait pas renverser, comme un château de cartes, tout l'échafaudage de ses combinaisons trompeuses ?

— Il se sentait suffisamment garanti contre la mauvaise foi possible de son allié.

— Passant d'une pensée à une autre, il se rappelait, comme on se souvient d'un horrible cauchemar, les mauvais jours de son passé. En avait-il assez mangé, de la vache enragée, avant de se faire offrir nettement, après s'être enfui de l'hôtel Villarcas ! Huit longes années de prison, ensuite la plus épouvantable misère, des journées passées sans avoir rien à se mettre sous la dent, des nuits sans autre gîte que l'arche d'un pont.

— Mais il était déjà loin, ce temps-là, et la série noire était épuisée. Mme Prudence et Elisabeth étaient dans le magasin, occupées

à remettre en place des bronzes qu'elles venaient de montrer à des clients, lorsque Forestier entra.

— Ah ! enfin ! fit la marchande. Et elle fit signe à Forestier de la suivre.

— Tiens, se dit Elisabeth, j'ai cru voir entrer un client, je ne le reconnais pas, ce n'est plus un mendiant, tant mieux. Mais je voudrais bien savoir ce que Mme Prudence peut avoir affaire avec cet homme ; elle le traite tout à fait en ami, c'est drôle. Ils doivent se connaître depuis longtemps.

— Après avoir fait entrer Forestier dans le petit salon, la marchande à la toilette ferma soigneusement la porte, puis se tourna brusquement vers son associé.

— Vous voilà, ce n'est pas malheureux ! dit-elle ; ah ça d'où sortez-vous ?

— Pas de l'enfer, bien sûr ; donnez-vous la peine de me regarder et vous verrez que je ne ressemble pas au diable. Eh bien ! comment me trouvez-vous ?

— Bien. Aujourd'hui, au moins, vous êtes présentable.

— Grâce à vous, madame Prudence, qui m'avez tiré de mon affreuse misère.

— Nous verrons si vous en serez reconnaissant. Mais asseyez-vous et dites-moi ce que vous avez fait depuis huit jours.

— Vous savez bien que je suis allé à la bas.

— Vous avez été long à faire ce voyage.

— Écoutez donc, c'est qu'il y a loin d'ici à La Palud.

— Qu'est-ce que c'est que La Palud ?

— Un tout petit village dans les Pyrénées ; c'est à La Palud que j'Espagne et abandonné la petite ville dans une étable, au milieu des montons.

— Ah ! Eh bien ! interrogea anxieusement Mme Prudence.

— Eh bien, je n'ai plus trouvé à La Palud celle que j'y allais chercher.

— J'en avais le pressentiment ; mais elle n'est pas morte, l'espère ; dites-moi vite ce qu'elle est devenue.

— Je vous dirai tout, madame Prudence, mais un peu de patience ce ; cependant je veux vous rassurer tout de suite en vous apprenant que la jeune fille n'est pas morte et qu'elle se porte à merveille. Là, c'est votre contenté ?

— Oui. Maintenant parlez, je vous écoute.

— La petite a été recueillie par les bonnes gens qui l'avaient trouvée dans l'étable, de vignerons de son état, et sa femme, ils n'avaient plus en avoir ; ça ne pouvait plus trouver mieux. Donc ils élèveront la pauvre petite abandonnée et en feront un quelque sorte leur fille. Il va sans dire qu'ils l'aimèrent, la femme surtout. Il est vrai que la petite méritait d'être aimée ; par sa gentillesse, sa douceur, son obéissance, ses caresses, elle récompensait ses nourriciers de l'affection qu'ils avaient pour elle.

— Tout enfant encore on admirait déjà ses grands yeux noirs, sa chevelure d'ébène qui tombait en désordre sur ses épaules.

— Elle grandit. A quatorze ans, elle était la plus jolie fille que j'en eusse vue dans tout le pays des Cévennes.

— Elle se parlait d'elle une femme de La Palud m'a dit :

— Elle s'est épanouie au soleil et un grand air, comme la plus belle fleur de nos montagnes.

— Bref, madame Prudence, toutes les personnes que j'ai interrogées m'ont fait le plus grand éloge de Mlle Georgette.

— Ah ! elle s'appelle Georgette ?

— Oui, c'est le nom que Mme Reboul lui a donné. Il lui fallait un nom, et la bonne femme ne pouvait pas deviner quelle s'appelaient Thérèse.

— Sans doute. Mais pourquoi a-t-elle quitté ses parents adoptifs ?

— Elle ne les a pas quittés, elle les a suivis.

— Oh ! non ?

— Oui, j'ai bien bien fait de Paris, à Montlhéry.

— Et la jeune fille est à Montlhéry.

— Oui, madame Prudence.

— Vous en êtes sûr ?

— J'y suis allé.

— Et vous l'avez vue ?

— Je l'ai vue.

— Mais je ne pouvais pas désirer mieux ; nous sommes servis à souhait, Forestier.

— Alors, madame Prudence, dit-il mielleusement, tout arrive comme si vous l'aviez commandé.

— Elle n'eut pas l'air d'avoir entendu.

— Comment se fait-il que les époux Reboul soient venus s'installer à Montlhéry ? demanda-t-elle.

— Tout simplement parce qu'un cousin du vanner lui a laissé un héritage dans cette petite ville, une auberge qui a pour enseigne "Au Faïsan doré".

— De sorte que Reboul et sa femme sont devenus aubergistes ?

— Oui, l'auberge est tenue, aussi mal que possible, par-à-il, par Célestin Reboul. Il se grise abominablement, fait des crédits à tort et à travers, prête bêtement son argent, n'est pas toujours poli avec les voyageurs, qui, mécontents, s'en vont et ne reviennent plus.

— Et la femme ne met pas grêle à cela ?

— Mme Reboul est morte il y a

revenu, et nous le voyons à présent deux ou trois fois chaque semaine.

— Bref, dit Forestier, cet ancien officier de l'armée espagnole, ce héros de toutes sortes d'aventures, ce viverrin renommé est aujourd'hui un joueur et trouve dans le jeu ses moyens d'existence ?

— Je le crois. Cependant il doit connaître quelques personnes faisant aujourd'hui partie de la colonie espagnole de Paris, auxquelles il a le talent de soutirer de l'argent.

— Quand il n'a pas eu au jeu comme ce soir, par exemple, une chance inouïe ?

— José est un joueur heureux.

— Ce qui veut dire qu'il gagne souvent ?

— Quand il veut.

— Mais alors il ne perd jamais ?

— Si, quand il ne peut pas faire autrement.

— Je ne comprends pas.

— Mon cher, il faut bien faire de temps à autre quelques sacrifices pour ne pas décourager les autres joueurs et les tenir en haleine. Ainsi, la dernière fois qu'il est venu, c'était avant-hier, il a d'abord gagné, puis perdu, et quand il a quitté le jeu, il avait laissé cent louis sur le tapis.

— Diable !

— Seulement, ce soir il ne sortira pas d'ici sans avoir empoché trois ou quatre mille francs.

— J'en suis assez, ton Espagnol est un grec.

— Chut ! on ne parle pas de ça ici.

— On, vraiment, il manie les cartes avec une aisance, une grâce, et il les bat avec une rare habileté ; est un maître en l'art de faire sauter la coupe. Quel calme imperturbable ! For et les billets de banque s'amusent devant lui et il ne bronche pas.

— Demain, avec le même calme, la même gravité, il ira perdre dans une autre maison tout ou partie de ce qu'il aura gagné ce soir.

— Voilà actuellement la vie de cet homme étrange. Bécote, tout à l'heure, il va passer la main et jettera la table de baccara pour faire la partie d'écarté.

— Ah ! de perdre ?

— Non, il gagnera encore ; c'est son jour de gagner. Tu feras le jeu de son côté en mettant cinq louis.

— Oh ! comme tu y vas !

— Fais ce que je te dis et sois tranquille.

— Mon pauvre vieux, je t'ai promis de t'aider, et je ne peux le faire autrement qu'en te faisant jouer avec la certitude que tu gagneras. Eh ce moment, malheureusement, ma bourse est à peu près aussi plate que la tienne.

— Forestier regarda Gandon tout étonné.

— Hé, mon cher, fit le faux baron, y a, et tu le sais aussi bien que moi, des bons et des mauvais jours, des hauts et des bas. C'est ainsi, la vie, il faut s'y faire.

— Mais au lieu de me faire jouer pour gagner, pourquoi ne joues-tu pas toi-même ?

— Je n'ai pas le droit de gagner ici, cela m'est défendu ; mais je joue ailleurs. Ici, vois-tu, je serais obligé de perdre, ce qui n'aurait pour moi aucun attrait.

— Comme l'avait annoncé Gandon, l'Espagnol passa la main, mit l'or dans une de ses poches, les billets de banque dans son portefeuille et alla remplacer à une table où l'on jouait l'écarté un joueur déçavé.

— Forestier s'approcha de la table et commença à lui parler de son jeu, en mettant cinq louis sur le tapis.

— Don Antonio gagna les deux premières parties, mais perdit les deux suivantes ; ensuite il gagna constamment. Il savait si bien préparer son jeu ! Oh ! il ne tournait pas toujours le roi, mais toujours il se trouvait dans ses cinq cartes, soit accompagné de la dame ou du valet et de deux autres petits atouts.

— Le tout fut mis dans un paquet à faire porter à son hôtel.

— Il alla ensuite dans d'autres magasins où il acheta les diverses choses qui lui étaient nécessaires. Il se montait. Quand on ne possède plus rien, on a besoin de tout.

— Le soir, il dina dans le même restaurant que la veille.

— A dix heures il faisait son entrée dans le salon de Mme Cauvey, qui l'accueillit, comme la veille, avec son plus gracieux sourire.

— Il ne s'attarda pas à bavarder avec les dames et les jeunes filles, dont plusieurs avaient été remplacées par d'autres ; il passa dans une des salles de jeu. La passion des cartes l'avait repris. Il se mit à jouer ; il gagna, il perdit, il gagna de nouveau ; en fin de compte, quand il se retira vers deux heures du matin, son gain équivalait aux dépenses diverses qu'il avait faites dans la journée, il n'avait pas à se plaindre, cela n'allait pas mal.

— Nous n'avons pas à le suivre pas à pas dans ses promenades à travers Paris et au Bois de Boulogne, où il n'avait pas mis le pied depuis des années.

— Il ne songea pas à faire sa visite à Mme Prudence. Mais le soir il se retrouva dans le petit hôtel de la rue de Courcelles, où il espérait rencontrer don Antonio. Celui-ci n'y était pas, et pour comble de disgrâce, le faux baron de Pomme ne s'y trouvait pas non plus.

— Mais était-ce une raison pour ne pas jouer ?

— La société était nombreuse, beaucoup de visages nouveaux. Toutes les dames n'étaient plus dans le grand salon, il y en avait parmi

les joueurs, et elles n'étaient pas les moins acharnées au jeu.

— Forestier fit dans une dévotion complète ; il perdit, perdit comme tantum, et, quand il sortit du tripot, il avait perdu avancée du tripot, il avait plus dans sa poche que quelques pièces de menue monnaie.

— Il était pourtant bien adroit, bien habile ; mais il s'était trouvé aux prises avec deux adversaires plus forts que lui.

— Il descendit la rue de Courcelles en gesticulant comme un fou, lançant à droite et à gauche des regards farouches, ayant des grognements de dogue, machonnant des paroles menaçantes.

— A quelques menaces s'adressaient-elles ? Il n'en savait rien. Mais il aurait voulu se trouver en face de quelqu'un qui lui cherchât quelque et avoir ainsi un prétexte pour assouvir sa rage.

— Mais à cette heure de la nuit la rue était déserte ; il ne rencontra personne.

— Il reprit en se disant : — Demain, j'irai voir Mme Prudence.

— Il le fallait bien.

— La marchande à la toilette, puisque nous nous sommes habitués à l'appeler ainsi, n'était pas tranquille ; elle avait de sérieuses inquiétudes ; à une grande joie avait succédé des tristesses dont elle ne parvenait pas à se délivrer, et quand elle y échappait un instant, elle avait des impatiences, des brusqueries et même des emportements qui ne lui étaient pas habituels.

— Elisabeth ne l'avait pas encore vue aussi agitée, dans un pareil état d'irritation nerveuse.

— Malgré la promesse que son fils lui avait faite de revenir la voir pour lui rendre compte de sa conversation avec son père, le jeune homme n'avait pas reparu. Que s'était-il donc passé ?

— Lebrun avait-il défendu à Paul, d'une façon absolue, de remettre les pieds chez sa mère ? C'était possible. Le père, certainement, avait tout dit à son fils, et celui-ci, mis en demeure de choisir entre les deux, n'avait pas hésité à se choisir sa mère. Alors son fils déclarait la guerre ; son mari, soit, il y aurait une lutte, une lutte acharnée, et elle saurait rendre tous les coups qui lui seraient portés.

— Elle n'était séparée de son mari, juridiquement, ni de corps ni de biens ; si indigne qu'elle fût, elle avait des droits, elle les revendiquerait devant les tribunaux.

— Un procès à son mari, c'était chose grave, car elle atteindrait aussi son fils et pourrait nuire ainsi à son avenir. Elle le sentait bien, et elle se disait :

— Cet homme implacable, terrible, moi trop sans pitié, nous nous sommes trop liés pour cela ; j'en aurai qu'à me plaindre ; pour Paul, il aura, comme moi, peur du scandale et il capitulera. Oui, c'est ainsi que j'attendrai mon fils et qu'il ne le gardera pas pour lui seul.

— Le père que Lebrun avait de scandale était la force sur laquelle elle s'appuyait, son grand cheval de bataille pour vaincre dans cette lutte qu'elle prévoyait.

— Elle était inquiète, tourmentée aussi au sujet de Forestier. Comment, depuis sa dernière visite sept jours s'étaient écoulés, et pas de nouvelles de ce misérable ! Oh ! était-il dans le Midi, mais trois jours suffisaient grandement pour ce voyage. Et lui aussi ne reparaisait pas.

— Il lui semblait que maintenant tout se tournait contre elle.

— Mais était-il seulement parti, comme il l'avait dit, ce Forestier ? Elle lui avait donné cinq cents francs ; l'ancien viverrin avait bien été capable de dépenser cet argent à quelque débauche, peut-être avec des filles.

— Elle ne pensait pas, toutefois, qu'il lui eût menti au sujet de la jeune Espagnole ; mais, encore une fois, qu'il était-il et que pouvait-il faire ?

— Elle n'avait en cet homme plus qu'une confiance très limitée ; mais elle avait besoin de lui. Ah ! s'il lui avait pas été utile.

— Elle se disait aussi que la jeune fille l'avait pu quitter, ces gens qui l'avaient dévoté, et que Forestier s'était mis à sa recherche ; alors cela expliquait pourquoi il n'était pas déjà revenu. Il fallait attendre patience.

— Et elle répétait à peu près les mêmes paroles que Forestier, disant :

— Après tout, rien ne presse, je peux attendre.

— Mais c'était surtout du côté de son fils qu'elle s'inquiétait et était grande. Si seulement elle avait pu savoir quelque chose !

— Les jours précédents, elle avait vendu un certain nombre d'objets d'art et réalisés un bénéfice de plusieurs milliers de francs. Sa maison était dans une prospérité que n'espérait certainement pas quand elle s'était établie. Les deux hommes qui voyageaient pour elle en Europe, et principalement en Italie, à la recherche d'antiquités devenues très rares, mais qui faisaient beaucoup d'argent, cependant, de merveilleuses trouvailles, ces deux hommes n'allaient plus suffire pour approvisionner le magasin et donner satisfaction à la clientèle de plus en plus nombreuse des collectionneurs et amateurs de bibelots ;